1re Année. — N° 6. 15 CENTIMES Dimanche, 6 Aout 1876.

LA CRAVACHE

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Dimanches.

Il n'est pas reçu d'abonnement; les lettres non affranchies seront refusées.

Adresser les manuscrits et la correspondance aux bureaux de rédaction.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

Bureaux de Rédaction : Grande rue de la Guillotière, 28. — (Boîte dans l'allée).

RESQUIESCAT IN PACE

La pioche des démolisseurs va bientôt raser notre Alcazar. Déjà, pour entourer l'église de la Rédemption d'une guirlande de maisons princières, les manœuvres des Reny, Charrière et consorts, font disparaître les masures du côté sud de la place des Hospices.

Les quadrilles originaux de Lamothe ne troubleront plus de leur joyeuse harmonie le sommeil des justes. Les richards lyonnais, dont les splendides hôtels émaillent ce quartier de prédilection, pourront digérer à l'aise et couvrir de bravos l'automatique maîtresse de piano qui viendra gagner son cachet en éreintant nos grands maîtres.

Un silence de mort va planer sur ce sol qu'ont foulé tant de jolis pieds, aux puissants et cuivreux accords du célèbre Jandard. Ces grottes mystérieuses devraient bien nous dire tout ce qu'elles savent. Que de tendres aveux! que de larmes de jalousie! Que de sourires et de stylets aigus!

Pauvre Alcazar! Que va-t-on faire de tes débris? Peut-être une porcherie.

C'est égal, la jeunesse doit bien un pleur de regret à ce temple du plaisir. Elle se souviendra toujours de ce tourbillon de masques pompettes, hurlant comme des possédés sous les feux d'un éclairage féerique. Ces pierrettes, qualifiées sexe faible, se disloquant toutes les articulations, buvant comme des trous et faisant six heures de cette gymnastique transpirante sans récolter une courbature.

Le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre. C'est pour cela que la Rotonde vient de blanchir sa chemise. Entre nous, ce n'était pas sans besoin. Aujourd'hui on dirait une jeune mariée!.. O puissance du maquillage! Comme tu sais donner un cachet de virginité aux vieilles pécheresses.

Nous allons prochainement avoir un patinage à roulettes. Cela doit être fort drôle et plonge l'observateur dans un océan de rêveries. Cette importation hygiénique, dit-on, court la chance de ne pas *prendre* à Lyon. Ils n'est pas besoin d'aller sous un hangar, pour voir des pantins dessiner des savantes arabesques. C'est un spectacle passé à l'état permanent dans toutes les couches sociales. Malgré cela, je souhaite bien du plaisir aux grands enfants qui iront faire là-dedans l'apprentissage des courbettes officielles.

De tous côtés des fêtes champêtres. Oh! j'aime ces danses sur l'herbe. Là, point de gaîté factice, point de postiche chevelu, point de fard ni de cosmétique. Tout est à l'état nature. Ces grosses filles enrubannées, lestes comme un obusier et rouges comme des pommes d'api, se trémoussent avec une telle énergie qu'elles entament le galop quand le violoneux commence la pastourelle.

Et les jeunes garçons du crû, comme ils sont galants et savent répondre par une bourrade à une pincée de la belle.

Et les cabaretiers, comme ils ont le soin de servir aux *monsus* leur vin le plus aigre et les pâtés les plus carbonisés.

Et les jeunes bistauds, comme ils écorchent les airs d'opéra qu'ils veulent absolument populariser dans la localité. Ils s'époumonnent en mi bémol et l'auditoire les prend pour des arracheurs de dents. Que voulez-vous, les paysans ont peur de ce qu'ils ne comprennent pas.

Chantez-leur une ronde de vendanges, ou la gloire du petit caporal, et vous verrez l'admiration en poses plastiques.

Néanmoins, puisque l'hiver prochain, dit-on, notre splendide salle de danse ne sera plus, allons danser sur l'herbe et soyons sage au retour.

Célestin de la Grenive.

BINETTES LOCALES

UNE VENDETTA LYONNAISE

Vous avez certainement rencontré « M. Taffetas, » principal associé de l'importante maison « Taffetas, Organsin et Ce. »

Gros ventre et petite intelligence : tel est son signalement laconique. Prière de ne pas le communiquer aux gendarmes, qui pourraient l'appliquer à un trop grand nombre de hauts barons de la soierie.

Si vous vous promenez quelquefois après déjeûner sur la place de la Comédie, vous avez assisté, sans doute, à la représentation quotidienne que donnent en plein vent ces potentats de la « canuserie. »

Tel, un marais hospitalier, hanté par les grenouilles.

Si l'on en croit la chronique... locale, quelques-uns de ces batraciens n'ont même aucun besoin de s'enfler pour ressembler au bœuf... cet animal cornu.

Je ne parle pas pour M. Taffetas, qui est célibataire. Rasés de près, ses favoris rougeâtres semblent placardés sur ses joues comme pour amortir le choc des soufflets.

Homme de poids d'ailleurs, si l'on en juge par son envergure il tient la tête haut perchée, comme il convient à un personnage destiné peut-être à sauver le Capitole.

Sanglé dans une redingote fashionable, il se dandine constamment avec cette souplesse et gracieuse allure, dont jusqu'ici l'hippopotame avait gardé le monopole.

Les mauvaises langues prétendent que sa généalogie remonte aux « croisées »... par son père qui était vitrier.

Je me hâte de convenir qu'il n en est pas plus fier pour cela, et qu'il ne tire nullement vanité de cette illustre origine.

Son adolescence de simple « calicot » présente cette particularité remarquable qu'il ne doit rien qu'à son propre mérite... et à la bienveillance de sa patronne, laquelle prisait fort les « les bistauds, » bâtis sur le modèle d'*Arpin*, le *terrible Savoyard*.

FEUILLETON DE *LA CRAVACHE*

LES VOYOUS DE LYON

Grand roman contemporain inédit

PAR J.-M. GUBIAN

VII

Désespoir d'amour

(SUITE.)

La mère Berger était allée à Bourg.

Mathieu Berger tressait de la paille, assis près de la fenêtre, tournant le dos à la porte. A l'entrée de sa fille il ne se dérangea point et lui dit simplement : « C'est toi, Madeleine? »

Pour toute réponse la jeune fille vint se placer devant lui, et, d'un ton qui contrastait entièrement avec sa douceur et sa soumission habituelles, elle dit brusquement à son père : « Il me faut 3,000 francs tout de suite. »

Mathieu Berger se redressa comme si un scorpion l'eût piqué et leva sur sa fille des yeux effarés. A l'aspect de ses traits altérés, de ce visage sillonné de larmes, la parole expira sur ses lèvres, et ce fut en bégayant qu'il lui dit enfin : « Mais qu'as-tu donc, *pitiote*, que t'est-il donc arrivé? »

— Il y a, dit Madeleine d'un ton solennel, qu'il faut que je trouve absolument 3,000 francs.

— Bonté du ciel! 3,000 francs! et pourquoi faire?

— Pour faire un remplaçant à celui que j'aime. Il ne faut pas qu'il parte. Entendez-vous, mon père? je n'aimerai jamais que lui, et... il est soldat.

— Ah! oui dà, jarnibleu! s'écria le bonhomme, dont la cupidité et l'avarice venaient d'étouffer la sensibilité, depuis quand les jeunes filles ont-elles pris l'envie de racheter les conscrits?... Tu es folle, Madeleine; bien sûr quelqu'un t'aura jeté un sort. Il est donc bien *pillereau*, celui que tu as choisi?... Je te fais mon compliment. Non, non, jamais le père Berger ne fera des bêtises comme ça..... 3,000 francs, Seigneur Jésus!... aller emprunter pour ton gars... pas trop. Si tu n'as que ça à me dire, tu peux te taire.

— Mon père, dit Madeleine avec fermeté, jamais je n'aurai d'autre époux que Didier, je le jure.

— Ah! vraiment, c'est ce freluquet qui t'a tourné la tête! Eh bien! moi, je te dis, que tant que je serai de ce monde, jamais du grand jamais ce godelureau ne viendra à la maison. D'abord, fit-il en s'animant par degré, tu n'as pas l'âge. Quand tu seras majeure, je te donnerai ce qui te revient de ta marraine. Jusque-là, je ne te dois rien. Ne me reparle jamais de tes folies. C'est inutile, tu perds ton temps.

— C'est votre dernier mot, mon père?

— Je pense bien! Je n'aurais même pas dû t'en dire si long.

— C'est bien, fit simplement Madeleine.

Elle entra dans sa chambre, écrivit deux lignes à celui qu'elle aimait et courut à la boîte aux lettres. La nuit se passa dans les larmes et l'insomnie. Le lendemain, elle se leva de bonne heure, comme pour aller à la messe de six heures. Elle revêtit ses plus beaux atours, se para de tous ses bijoux, et prit dans son armoire une bourse brodée en perles contenant ses économies, environ 600 francs; puis elle sortit, calme en apparence, de la maison maternelle.

Elle marcha pendant un instant dans la direction de l'église. Bientôt elle descendit précipitamment vers la route qui longe le Rhône et s'achemina du côté des îles de Miribel. C'était le lieu fixé par elle à Didier dans sa lettre de la veille.

En descendant le long des bords du fleuve, son regard s'attachait avec une persistante ténacité sur les tourbillons que formaient les enrochements du rivage. Parfois elle s'arrêtait, fixait l'onde bleue, comme pour en sonder la profondeur; puis, la malheureuse enfant continuait machinalement sa route, l'âme sans doute remplie de sinistres pensées.

Elle arriva bientôt en face d'une des îles où elle devait se rencontrer avec Didier.

Ces îlots du Rhône sont en partie couverts de broussailles épaisses. De loin en loin quelques saules rabougris émergent de ce fourré de vourgines. Quelques clairières, dont l'herbe rare est piétinée par les *calicots* en liesse, servent de salle de bal aux amateurs des dîners sur l'herbe, pendant la belle saison. Là, les Lyonnais viennent manger le *véritable saucisson de campagne!* confectionné à Lyon par les bouchers hippophagiques. Dame! quand on a la foi!...

L'hiver, ces endroits si animés quand souffle la brise parfumée de mai, sont complètement déserts, surtout les jours fériés.

Madeleine passa sur l'île au moyen du bac à traille. Le *passeur* était d'humeur massacrante. Il rompit le silence en disant :

— Un peu plus, je restais toute la matinée sans étrenner.

— Comment donc? fit Madeleine avec un vif mouvement de curiosité.

— Oui, mademoiselle; j'ai juste *traversé* un homme. Un petit

Cette femme sensible et vaporeuse aimait à s'abriter sous une aile robuste.

L'Apollon du Belvédère, avec ses formes grêles et élancées, ne lui eût certainement pas inspiré le même enthousiasme qu'une des piles du pont Tilsitt.

L'ancien commis, devenu négociant, s'appliqua immédiatement à constituer un harem, tout aussi affriolant quoique bien moins coûteux, que celui des pachas.

Le procédé est assez simple, et au risque d'affaiblir sa faveur je vais en vulgariser l'ingénieux mécanisme :

1° Recruter exclusivement son personnel parmi les gens mariés, qui ne demandent.... qu'à l'être encore davantage.

2° Visiter assidûment le ménage de ses employés, et proportionner les appointements et les qualifications au degré de cécité du mari et à l'accueil plus ou moins... complaisant de sa moitié.

3° Faire maison nette de temps à autre, afin de pratiquer la philanthropie sur une large échelle, en répandant ses bienfaits sur le plus grand nombre possible de « têtes. »

C'est ainsi du moins qu'opère M. Taffetas, principal associé de l'importante maison « Taffetas, Organsin et C^e^. »

A en croire sa mine florissante et l'aisance avec laquelle il supporte le célibat, j'ai tout lieu de supposer sa méthode infiniment préférable à celle des pauvres diables, qui s'obstinent à suivre « la ligne droite » sous prétexte que c'est « le plus court chemin d'un point à un autre. »

Ces naïfs ignorent malheureusement que la vie n'a qu'une seule ressemblance avec la géométrie : c'est la quantité d'angles aigus qu'on y rencontre.

Donc, M. Taffetas menait tranquillement cette joviale existence, émaillée de paillardises sans nombre, lorsque la malechance jeta un jour dans ses bureaux un employé grincheux, peu disposé à suivre le royal exemple de Ménélas et d'Henri IV.

Il y a comme cela, de par le monde, quelques esprits chagrins, que le rôle de Sganarelle n'a jamais pu séduire.

Après une algarade assez vive, cet outrecuidant Martel fut brutalement éconduit pour cause d'incompatibilité d'humeur entre son épouse et le patron sultan.

Rageur et vindicatif, le commis récalcitrant jura de donner à messire « Taffetas, » principal associé de l'importante maison « Taffetas, Organsin et C^e^, » une leçon ornée d'un souvenir... durable.

Il s'aboucha à cet effet avec l'un de ses amis, mauvais sujet s'il en fût, et très-capable d'appliquer la formule homœopathique : « A célibataire, célibataire et demi ! »

Ce singulier « *deus ex machina* » eut bientôt dressé un plan, qu'il exécuta aussitôt avec un aplomb machiavélique.

L'amitié ! voilà bien de tes inspirations !

Le premier soin du vengeur fut de se munir d'une épouse... provisoire, qui, ensuite de nombreuses escarmouches amoureuses, cachait sous les dehors les plus séduisants de trop réelles... avaries.

Puis il se présenta chez notre négociant pour remplacer le camarade congédié.

Enchanté de sa mine confite et de son air jobard, le puissant personnage l'accueillit à merveille quand il le sut doté d'une compagne, dont le postulant vanta même naïvement les charmes.

Immédiatement pourvu de la fonction vacante, le pseudo-mari laissa le champ libre à son heureux patron.

Suivant sa coutume i variable, celui-ci ne tarda pas à se mettre en campagne : ce qui prouve par parenthèse que tous les ogres ne sentent pas la « chair fraîche. »

La dame... d'occasion, parfaitement stylée à l'avance, se défendit tout d'abord avec une opiniâtreté d'autant plus vive, que la « résistance » était moins dans ses habitudes.

Les choses rares acquièrent toujours, en pareil cas, une certaine plus-value.

L'aimable négociant en fit la coûteuse expérience.

La belle, ayant carte blanche, en profitait habilement et sans vergogne, pour arracher sans cesse de nouvelles plumes au gros pigeon énamouré.

Une fois pincé dans l'engrenage de la fantaisie voluptueuse, l'obèse suborneur ne pouvait reculer, sous peine de perdre tout le bénéfice de ses précédentes offrandes.

Aveuglé par sa concupiscence, qu'on attisait sans relâche, tantôt par un deshabillé indiscret, tantôt par une pose provocante, le lovelace poussif en était arrivé au dernier paroxysme de la convoitise.

Rien ne lui coûtait pour apaiser la rébellion savante et calculée qui accueillait ses entreprises.

Chacun des scrupules de la donzelle correspondait à un calmant, qu'il était obligé de se procurer, au grand préjudice de son coffre-fort

L'inépuisable arsenal de la rouerie féminine fournissait chaque jour une arme nouvelle, une coquetterie inédite, une grâce plus irritante, à la dangereuse commère.

Enfin quand on jugea mons Taffetas suffisamment enflammé... et étrillé, l'épilogue fut arrêté dans la coulisse.

La sirène de pacotille prépara sa grande scène de la « vertu » défaillante.

Après une suprême contribution, qu'elle préleva d'autant plus lourde, que ce devait être la dernière, elle s'abandonna avec une résignation touchante à la brûlante ardeur de son poursuivant. . . . . .

Six mois après cette aventure, le triste vainqueur en soignait encore le souvenir..... cuisant.

M. Taffetas, principal associé de l'importante maison « Taffetas, Organsin et C^e^, » dut renoncer à jamais à ses galantes incursions dans les bosquets de Paphos, pour fréquenter assidûment le cabinet du docteur D..., un « spécialiste » éminent, émule de Ricord, que ses fonctions obligent à gravir chaque jour... la « Montée du Chemin-Neuf. »

TONY DIMBERT.

LA CONFESSION D'UNE PUNAISE

Sur le bord d'un grabat une vieille punaise,
Les pieds sur une chaise
Se frappait la poitrine en marmottant tout bas :
Deus mea culpa.

Seigneur, Dieu d'Abraham ! disait-elle en délire,
Je vais dans peu d'instants casser ma tirelire.
Avant de m'endormir du sommeil éternel,
Je vous dois de ma vie un récit textuel.

J'ai vu le jour, dit-on, au fond d'une mansarde.
C'était en plein hiver, une lueur blafarde
Glissait sur un berceau dans l'alcôve placé.
Là dort un pauvre enfant... Ce petit corps glacé
Ne me fait point pitié; sous les langes de laine
Je m'enivre du sang de ses bleuâtres veines.
. . . . . .

Le même soir, l'enfant fut gentiment paré.
Sa marraine le prend, le berce, le dorlotte.
Cette femme à foufrous, c'était une cocotte,
Au chignon colossal, au regard effronté,
N'ayant que ses vingt ans pour unique beauté.
Voulant étudier cette pieuvre musquée,
Je grimpai dans ses bas, sans être remarquée.
Vingt minutes après, j'étais au Casino.
Là, je vis défiler Jocrisse et Calino,
Beaucoup de cornichons dans la salle et sur scène.
Plus d'un âne bâté qui brait ou se promène.
Ma déesse semblait aspirer de l'encens,
Et sourire avec grâce à de bien sottes gens.
Bref, nous allons ronfler au quatrième étage.
Là, je vis tout d'abord la boîte à maquillage :
Des onguents et des pots, des houppes, des flacons,
Des essences, du musc, du plâtre et des citrons.
. . . . . .

Vrai, j'ai bien tourmenté la reine du bitume.
Le lendemain matin, ainsi que de coutume,
Je trottais dans les draps pour chercher un abri.
Dans ma frayeur je crus entendre un faible cri;
Je m'élance hors du lit, comme un pître en ribotte
Et je vais m'applatir dans le fond d'une botte.
. . . . . .

Grâce à ce véhicule, au parfum pénétrant,
Je m'en fus déjeûner chez un négociant.
C'était, suivant le monde, un roi de la finance,
De ces gens qui d'un mot font pencher la balance.
Sa jeune femme était assise près de lui,
Sa robe, à deux bébés servait de point d'appui.
La mère rayonnait d'amour et de tendresse,
Tandis que monsieur boude et songe à sa maîtresse...
Quand je pense à ce monstre ! Ah ! si mon dard bénin
Avait pu se changer en un mortel venin...
. . . . . .

Mais que dis-je, corbleu ! n'ai-je pas dans ma vie
Vu cent fois délaisser une femme jolie
Pour se rouler aux pieds d'une ignoble catin,
Couvrir d'or un fumier habillé de satin,
Et descendre plus bas, dans leur puante orgie,
Que n'importe quel bouc grouillant à l'écurie !...
. . . . . .

---

matador bien brunet. Il n'était pas gai, ma foi ; il n'a pas desserré les dents.

— Est-il de par là ? demanda Madeleine le cœur gros.

— Ma foi non ! je ne le connais pas. Il avait un petit paquet ; on aurait dit un compagnon ou bien un conscrit.

La jeune fille se sentait défaillir. La barque toucha l'île. Madeleine gravit la berge d'un pas mal assuré et entra dans le premier sentier qui s'offrit à ses yeux.

Son cœur ne l'avait pas trompé. Un instant après elle était dans les bras de Didier. « C'est donc vrai ? lui dit-elle en fondant en larmes, tu pars ? oh ! mon Dieu !... »

— Ils se tinrent longtemps embrassés en pleurant. Ils ne disaient rien. On n'entendait que leurs sanglots. Quelle immense douleur étreignait l'âme de ces pauvres enfants ? Ceux qui ont aimé peuvent seuls le comprendre.

— Allons ! dit tout-à-coup la jeune fille, en affectant un courage qu'elle n'avait pas, ne pleure pas, mon ami. Le malheur qui nous frappe est bien grand ; mais prends courage, mon Didier, j'aime !... Tu peux partir sans crainte, Madeleine t'attendra.

Le conscrit écoutait ces douces paroles avec ravissement. Il souriait à travers ses larmes. Il fit un violent effort sur lui même et dit à la jeune fille : « Je ne peux rester plus longtemps..... je suis déjà en retard d'un jour..... Adieu, Madeleine..... Je penserai toujours à toi..... ne m'oublie pas. »

— Jamais, sanglotta la jeune fille. Tiens, ajouta-t-elle d'une voix éteinte, prends cette bourse. Ce qu'il y a dedans est à moi, je te le donne.

Didier prit la bourse, la vida, et mit les pièces d'or dans la poche de sa promise. « Merci, dit-il, cet argent m'est inutile, garde-le. Je conserve la bourse comme un doux souvenir, c'est tout ce qu'il me faut. Adieu, ma chérie ; il faut absolument que je parte sur-le-champ ; adieu ! »

La séparation fut déchirante. Didier se dirigea vers le bac en pleurant à chaudes larmes. Madeleine le suivit du regard jusqu'à l'autre rive. Quand son bien-aimé eut disparu derrière les saules, ses yeux se voilèrent, et elle tomba comme une masse inerte dans les broussailles, sous l'étreinte d'une crise terrible.

Quand elle reprit ses sens, il était nuit. De gros nuages noirs couraient sur le fleuve Une bise âpre arrachait les dernières feuilles, qui fuyaient en tourbillonnant dans l'obscurité. La jeune fille fut effrayée de cette solitude. Elle se leva sans savoir où elle allait diriger ses pas. Elle prit un sentier à sa gauche et marcha devant elle sans avoir conscience de ses actes. Au bout d'un instant sa marche devint plus précipitée. Des lambeaux de phrases s'échappaient de ses lèvres contractées par un espèce de râle convulsif. Elle murmurait : C'est trop souffrir..... la vie me pèse..... j'aime mieux en finir..... Dieu me pardonnera..... Je ne puis vivre maintenant.....

Elle marchait ainsi l'œil égaré, la tête perdue. Soudain elle vit le Rhône à ses pieds. Elle s'arrêta, considéra longuement les noires profondeurs du fleuve, puis, jetant un cri de suprême adieu à celui qu'elle aimait, elle se précipita.

VIII

Le Crime

A cent pas plus bas, sur le même bord, trois maraudeurs se disposaient à embarquer, dans un canot amarré aux vourgines, des planches qu'ils venaient de voler dans l'île.

L'un d'eux était dans l'embarcation.

— Un moment, les anciens, dit-il tout-à-coup à ses compagnons, je vois venir quelque chose. Passez-moi l'arpic.

L'arpic est un pic en fer à deux branches dont l'une est recourbée en crochet. Emmanché longuement en frêne, cet instrument est indispensable aux mariniers.

Celui qui l'avait démandé lança l'arpic dans l'eau, et aussitôt il accrocha une masse noire qu'il amena contre le flanc de la barque.

— Tiens, s'écria le harponneur, voilà une *tourterelle* qui est *gourdé* (1). Venez donc m'aider, vous autres !

Ils accoururent, et bientôt le corps de Madeleine fut déposé au fond de la barque.

Ces maraudeurs n'étaient autres que Guillou et les deux frères Bérard. Dès le matin ils avaient détaché le barquot du ponton Polyte, amarré sur le bord du quai Castellane, et l'avait remonté jusque-là pour marauder dans l'île. Nous avons vu qu'ils s'apprêtaient à embarquer le produit de la journée. Ils avaient déjà apporté dans la barque une bâche goudronnée enlevée sur un hangar du voisinage.

La lune venait de se lever. Sa blanche clarté, glissant entre deux nuages, inondait en ce moment le visage de la jeune fille. Les trois bandits contemplaient cyniquement le beau visage pâle de la Bressane.

Tout-à-coup elle poussa un soupir et l'un de ses bras se détendit violemment.

— Tonnerre ! exclama Guillou, voilà qu'elle revient.

— Elle n'a pas assez bu, ajouta Tony Bérard avec un rire hideux ; faut pas contrarier les gens qui ont soif.

Puis froidement, méthodiquement, le bandit attacha une corde

(1) Qui s'est noyée.

Je m'arrête, il le faut. J'ai déjà trop vécu.
Je cède au sieur *Vicat*, ma peau pour un écu.
S'il découvre une poudre et la jette à la pelle
Pour détruire un jour la vermine femelle,
Qui sâlit nos trottoirs et lorgne le passant,
Si le Vicat y renonce, eh bien! d'un bras puissant,
Que chaque cantonnier fasse alors son office :
La morale attend d'eux cet eminent service.

J.-M. Gubian.

LA FÊTE DES MIRLITONS

Le chroniqueur de *la Cravache* vient de parler des fêtes champêtres. Comme lui, j'aime les plaisirs *extra muros* et, chaque dimanche d'été, je vais payer mon tribut d'amour à quelques sites agrestes

J'ai déjà vu Chaponost et ses acqueducs, Francheville aux vallons ombragés Rochecardon aux pelouses chorégraphiques, Oullins et sa saulée pleine de suisses, Saint-Didier-au-Mont-d'Or, etc.., chacune de ces excursions m'a laissé un souvenir, mais, dussé-je atteindre la longévité d'âge d'Abraham, je me rappellerai toujours de la fête des mirlitons, organisée par M. Coron, restaurateur à Cuire.

Figurez-vous quatre à cinq mille personnes réunies dans les vastes jardins illuminés *à giorno* de cet établissement d'une réputation légendaire. Un orchestre entraînant, des groupes serrés de danseurs, de buveurs et de spectateurs, des rires, des chansons, le choc des verres, les détonations des limonades, le trot des servants, les appels de la foule; et vous aurez une faible idée de cette soirée féérique.

C'est surtout la retraite des mirlitons qui m'a impressionné.

Figurez-vous un immense ruban de feu, produit par tout ce peuple tenant chacun à la main une lanterne vénitienne et soufflant dans un mirliton, éclairant de 3,000 lueurs multicolores la retraite la plus fantastique, la plus pittoresque, la plus originale que jamais œil humain a pu contempler et oreille de chrétien ouïr.

Ce flot de promeneurs : convives repus, chanteurs pompettes, jeunes filles au cœur bondissant, jeunes gars à l'unisson, parents fermant l'œil de la vigilance, vieillards réchauffés à ce brasier; tout le monde soufflait dans un tube peu harmonieux et composait la retraite des mirlitons, sur la route de Cuire.

Une immense clameur a réveillé les anciens chevaliers de la betterave et du lait *allongé* sous le robinet de la pompe.

En somme, ce retour d'une belle fête a été magnifique.

Espérons que M. André Coron nous en donnera bientôt une seconde édition. Le public sait apprécier les efforts que l'on fait pour lui plaire, et tous, jeunes et vieux, sont heureux de jouer du mirliton.

Cambronne.

Nous recevons la lettre suivante, que nous nous empressons de publier, non parce qu'elle contient des éloges à notre adresse, mais parce qu'elle renferme des pensées auxquelles nous nous associons complétement.

Monsieur le Rédacteur,

Le titre de votre journal m'engage à vous adresser ces quelques lignes pensant bien que vous ne refuserez pas le coup de cravache que mérite la façon d'agir peu délicate de certaines personnes auxquelles il est bon de rappeler que la dignité doit être inséparable de toutes les actions de l'homme auquel on donne un poste de confiance; qu'en l'acceptant, il doit laisser de côté les intérêts personnels et devenir l'esclave du devoir. Mais de même que pour sonder de douloureuses blessures il faut la main exercée du praticien, il faut, Monsieur le Redacteur, pour cette critique, l'esprit dont les quelques numéros de votre journal nous ont donné une si haute idée.

J'ose espérer que vous ne refuserez pas de le mettre au service d'une cause qui intéresse un grand nombre de familles qui, comme moi, je l'espère, vous en garderont une profonde reconnaissance.

Veuillez m'excuser, Monsieur, de ne signer cette lettre que de mes initiales; mais si vous êtes disposé à faire droit à ma demande, ayez la bonté de m'en prévenir dans votre *numéro de dimanche*. J'aurai alors l'honneur de vous rendre une visite et vous donnerai mon nom ainsi que les détails concernant cette affaire.

Recevez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération.

Une de vos lectrices, A. G....

Lyon, le 28 juillet 1876.

Venez nous voir, Madame, et si nous pouvons vous être agréable, nous le ferons de tout cœur.

SALMIGONDIS

Le maire de la commune de Saint-Pancrace a interdit *la Cravache* dans le périmètre d'une boutique d'épicier. Nous allons immédiatemeut faire les démarches nécessaires pour lui prouver: 1° que la vente d'un journal *autorisé par la Préfecture*, n'a pas besoin d'être contrôlée par un maire, fût-il de l'ordre moral, 2° qu'il a commis un abus de pouvoir et que nous l'actionnerons, grâce à l'abrogation de l'art. 75.

*
* *

Une conspiration monstre planait depuis longtemps, à l'instar de l'épée de Damoclès, sur la tête d'un des rédacteurs de notre journal.

Il ne s'agissait de rien moins que d'aboyer assez fort et de procéder par intimidation, pour lui faire divulguer certains secrets professionnels. Les instigateurs de cette pasquinade en ont été pour leurs frais de mise en scène. Non-seulement le dénouement a raté, mais encore il a failli devenir funeste aux cabots qui prétendaient poser pour le don quichottisme d'une cabale littéraire.

Il serait pourtan bon que chacun, sur cette terre, ait la pudeur de son rôle et la conscience de sa valeur intrinsèque. Quand on veut jouer a l'érudit et au moraliste, il faut d abord aller à l'école et ensuite clore les persiennes de sa vie privée. Nous laissons à ces gens leurs poses de circonstance, car nous possédons leur photographie morale.

Nos clichés sont prêts, à bientôt messieurs.

*
* *

Deux chasseurs sont en train d'énumérer leurs exploits et renchérissent sur la bonté de leurs chiens.

— Moi, disait l'un, je peux manquer le lièvre : mon chien le rapporte quand même.

— Eh bien, répondit l'autre, j'ai vu beaucoup plus fort.

— Quoi donc?

— Un jour je tire sur le lièvre et... je tue le chien. Sais-tu ce qui est arrivé?

— Non.

— Le lièvre m'a rapporté le chien.

*
* *

Un peu de statistique :

Savez-vous combien il meurt de chameaux par an, dans la traversée du Sahara?

Voici leur bilan nécrologique :

De vieillesse : cent cinquante.
D'insolation : quatre-vingt-dix.
De soif : un.
D'indigestion : zéro.

Ah! si la Maison-Dorée transportait ses tentes dans le désert!.. Que d'indigestions de homard et que de.. *renards*.. de champagne!...

*
* *

Le célèbre Loramus, dont le mobilier cabalistique est installé à Perrache, vient de faire une expérience d'un puissant intérêt scientifique.

Il a placé dans un immense alambic : vingt cocottes, trente gommeux, trois académiciens, quatre journalistes bien pensants, un médecin aliéniste et tous les détracteurs de *la Cravache*. Devinez ce qu'il en a retiré?

Onze tombereaux d'équevilles et trois centigrammes d'esprit!...

*
* *

La manie du suicide atteint d'effrayantes proportions. Si cela dure, les trois quarts des Lyonnais vont prendre des billets pour l'éternité. C'est d'autant plus désolant pour les médecins, que ces messieurs prétendent, avec raison, que ce genre de passeport ne doit être délivré que par eux.

Un invalide m'assurait hier, que c'est pour échapper aux obligations de l'armée territoriale que nos compatriotes exécutent cette dernière manœuvre.

---

aux pieds de la jeune fille, fixa l'autre bout à l'arrière du bateau, puis il la lança de nouveau dans le Rhône!...

— En route, fit-il, ce n'est pas prudent de moisir ici; dans une demi-heure nous ferons le *sauvetage!* ramons vivement.

Guillou saisit l'aviron et la barque sembla se jouer parmi le ressac des bords rocheux de l'île. Ils descendaient rapidement le cours du fleuve. Au bout de vingt minutes ils abordèrent près du Grand-Camp, sur une berge déserte.

La lune ne s'était plus montrée et restait voilée par de gros nuages opaques.

Tony Bérard alluma une lanterne sourde.

Le corps de la Bressane fut hissé une seconde fois dans la barque. Ils se préparaient à dépouiller ce cadavre, quand soudain, à vingt pas d'eux, un chien se mit à aboyer avec force.

Les bandits reprirent précipitamment le large. On approchait près de Lyon. Un brouillard épais couvrait le fleuve. Ils résolurent alors de mettre la jeune fille dans un sac et d'atteindre ainsi le domicile de Ventre-d'Osier, qui devait se tenir prêt à tout événement.

Nous avons vu comment ils purent s'y rendre sans encombre et ce qu'ils firent du cadavre.

Mais une partie de cette scène horrible avait eu un témoin.

Le chien qui leur avait causé une si grande frayeur, précédait, de quelques pas seulement, un homme qui suivait les bords du Rhône, à cette heure avancée de la nuit.

C'était un riverain nommé Berthet, qui s'était attardé à boire à Cusset et rentrait chez lui un peu gris. Au moment où son chien avait donné de la voix, son regard s'était porté du côté du fleuve, puis sur la barque qu'éclairait légèrement un rayon de la lanterne. Il avait ainsi distinctement vu un corps de femme étendu au fond de la barque. Ce ne fut qu'un éclair, car subitement l'obscurité se fit; il entendit un léger clapotement, mais il ne vit plus rien.

Sous l'influence de la boisson, ses idées un peu confuses ne lui firent pas attacher une grande importance à cette vision étrange; mais le lendemain il se rappela bien clairement l'événement de la nuit. Il en causa à un de ses voisins, qui le traita de lunatique. Bref, peu à peu il oublia cette aventure et n'en parla plus.

Quelques jours après, c'était foire à Meximieux. Berthet s'y était rendu. Entrant dans un cabaret, son attention se porta sur un groupe de paysans qui discutaient avec chaleur sur la disparition d'une jeune fille des environs. Les commentaires allaient grand train :

— Elle est partie avec *lui*, disait l'un.

— Elle se sera plutôt jetée à l'eau, opinait un autre.

Berthet se rapprocha du groupe. Au bout d'un instant il demanda : « Depuis quand a-t-elle disparu? »

— Depuis le 20 octobre, lui fut-il répondu.

Berthet fut tellement frappé de cette coïncidence qu'il n'ajouta pas une parole. Il reprit tout ému le chemin de sa maison en murmurant : C'est bien ça... c'est bien cette nuit-là que j'ai vu une femme dans ce barquot. Allons! il faut que je dise tout ça à notre maire.

Aussitôt arrivé, il se rendit auprès du fonctionnaire en galoches.

Berthet lui raconta longuement sa rencontre nocturne, puis ce qu'il venait d'entendre à la foire.

Le maire, pendant le récit, hochait la tête en clignant des yeux d'un air finaud. Il écrivit sur-le-champ au parquet de Lyon, où Berthet fut mandé le surlendemain.

IX

Les dépouilles du cadavre

Revenons maintenant dans la rue Mazenod. Depuis longtemps déjà Ventre-d'Osier est dans sa chambre attendant ses complices.

On monte. C'est Guillou. A peine est-il assis que Tony Bérard entre à son tour et s'assied. Il se lève bientôt pour ouvrir la porte à son frère.

Ventre-d'Osier se lève alors, ferme à clé et la met dans sa poche. Un chiffon est placé sur le trou de la serrure.

— Nous voilà chez nous, dit-il en se dirigeant vers l'échelle d'une soupente; maintenant que les héritiers sont tous présents, nous allons faire l'inventaire.

En disant ces mots, il grimpa sur la soupente, y prit un paquet et le jeta au milieu de la chambre. Il descendit et le dénoua immédiatement.

C'étaient les dépouilles de la Bressane!... qui se composaient des objets suivants :

Une robe en fin mérinos couleur pensée.
Un tablier à bavette en soie noire.
Une paire de bottines en chèvre vernie.
Un chapeau dit bressan garni de riches dentelles.
Un fichu en soie à fleurs jaunes sur fond rouge.
Deux jupons dont un en percale, une paire de bas blancs et une chemise de fine toile.

(Reproduction interdite). *(La suite à Dimanche).*

* * *

A propos de manœuvres et d'armée territoriale, vous n'ignorez pas que le Maréchal-Président doit rendre une visite d'amitié à cette bonne fille que les érudits nomment *Lugdunum*, et le défunt *Téléygraphe* « cité groléenne et communarde » !...

Déjà les écrivains publics fourbissent leur bonne plume de Tolède Ils vont avoir de la besogne, ces rédacteurs de suppliques larmoyantes ou élogieuses A chaque visite d'un chef de l'Etat, il est d'usage de le broyer sous une avalanche de placets. L'un réclame une pension, l'autre implore la clémence souveraine. Celui-ci dénonce des abus, celui-là les encense !...

Sous l'ancien régime (tyle du jour) une culottière de cinquante-neuf ans a demandé au prince, alors impérial, le rétablissement du divorce pour... *cause majeure* (sic). Une portière fulminait contre l'impôt sur les loulous, etc...

Pour clore la liste de toutes les épîtres cocasses dont on sâlit le papier ministre, je vais placer sous les yeux du lecteur un alinéa qui vaut son pesant d'or.

La requérante est une cuisinière trompée par un tambour... de la ligne

« Sire, concluait-elle, vou devé savoire se que cet que de randre une fame dan ma pôzicillion. Jesper que vou lui feré la maural et que vous le maitré an priçon jusqua la faim de son conjé. »

L'infidèle tambour venait justement de rengager pour sept ans. Si la requête du cordon-bleu eût été prise en considération, le *tapin* volage aurait payé bien cher ce qui coûte si peu.

ARGUS.

Voici une très-curieuse statistique de la production métallique des mines d'argent *du monde entier*, depuis le commencement du siècle :

En 1800, la production totale s'élevait à 283,750,000 fr.
En 1850, elle était de 22,312.500,000 fr.
En 1854, de 24.937,500.000 fr.
En 1865, de 32,815.500,000 fr.
En 1873, cette production a été de 44,756,250,000 fr., qui se décomposent ainsi :

Angleterre et colonies.	52,500,000
Suède, Norwège et Danemarck.	1,312,590
Russie.	2,625.000
Autriche.	8.505.000
Allemagne.	15,760,000
France.	10,500,000
Espagne.	10 500 000
Sardaigne.	2,500.000
Mexique.	105,000.000
Amérique centrale et du Sud.	42,000,000
Canada.	4,725,000
États-Unis.	191,625,000

Depuis qu'elle a été découverte par Christophe Colomb, l'Amérique a produit de l'argent pour une valeur de 375 milliards 375 millions; dans ces dernières années, les mines de Neveda, voisines du territoire de San-Francisco, en ont fourni la plus grande quantité.

Comme on le voit. le rendement des mines d'argent suit une progression croissante.

Espérons qu'un jour il y en aura pour tout le monde!

Le Tir fédéral de Lausanne s'est ouvert sous les plus heureux auspices. La France y est représentée par plusieurs sociétés, et le meilleur accueil leur a été fait. Les journaux de la Suisse Romande sont remplis de descriptions enthousiastes; par contre, ceux de la Suisse allemande se montrent un peu froids et un peu envieux du luxe déployé par leurs voisins de Lausanne.

Les journaux de Berlin annoncent que, d'après une communication faite aux bureaux de poste par la direction générale, les lettres chargées avec valeurs déclarées circulant entre l'Allemagne, la France et l'Algérie, ne seront plus soumises, à l'avenir, au poids *maximum* de 250 grammes, grâce à un traité conclu avec l'administration des postes françaises.

Les Femmes décorées de la Légion-d'Honneur

A propos de la sœur Marthe, morte il y a quelques jours, et qui, au nombre de ses décorations comptait celle de la Légion-d'Honneur, il nous a paru curieux de savoir combien de femmes, en dehors des souveraines, ont été honorées de cette distinction :

Elles sont aujourd'hui, croyons-nous, au nombre de six, ce sont :

Mme Dubar, supérieure du couvent des sœurs de l'Espérance, à Nancy (en religion sœur Victoire).

Mme Rosa Bonheur, artiste peintre, décorée sous l'empire.

Lady Pigolt, décorée par M. Thiers, pour son dévoûment à soigner les blessés pendant la dernière guerre.

Mlle Berthe Rocher, du Hâvre, qui a couronné un grand nombre d'œuvres de charité par la fondation d'un hôpital.

La supérieure des sœurs de charité de l'hospice de Toulouse, décorée par sa belle conduite lors des dernières inondations qui ravagèrent cette ville et ses environs.

Enfin, la supérieure des sœurs de Saint Joseph, de la Guadeloupe, décorée récemment en récompense de nombreux services qu'elle a rendus dans les colonies pendant près de quarante ans.

VARIÉTÉS

LA ROBE

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1893

Dans l'étroite mansarde où glisse un jour douteux
La femme et le mari se querellaient tous deux.
Il avait, le matin, dormi, cuvant l'ivresse,
Et s'éveillait brutal, mécontent, sans caresse,
Le regard terne encore, et le geste alourdi,
Quand l'honnête ouvrier se repose à midi.
Il avait faim; sa femme avait oublié l'heure,
Tout n'était que désordre aussi dans sa demeure;
Car le coupable, usant d'un stupide détour,
S'empresse d'accuser, pour s'absoudre à son tour.

Qu'as-tu fait? d'où viens-tu? réponds-moi. Je soupçonne
Une femme qui sort et toujours m'abandonne.
— J'ai cherché du travail; car, tandis que tu bois.
Il faut du pain pour vivre, et s'il gêle, du bois
— Je fais ce que je veux !

— Donc je ferai de même !

— J'aime ce qui me plaît !

— Moi j'aimerai qui m'aime !

— Misérable !...

Et soudain, des injures, des cris,
Tout ce que la misère inspire aux cœurs aigris;
Avec des mots affreux, mille blessures vives;
Les regrets du passé, les mornes perspectives,
Et l'amer souvenir d'un grand bonheur detruit.
Mais, l'homme, tout à coup :

« A quoi bon tant de bruit ?
J'en suis las! tous les jours, c'est dispute nouvelle,
Et c'est par trop souvent me rompre la cervelle!
Beau ménage vraiment que le nôtre, après tout,
Je prends, à vivre ainsi, l'existence en dégout!
Rien ne m'attire plus dans cette chambre sombre
Où la chance est mauvaise, où des malheurs sans nombre
M'ont accablé!

La femme aussitôt :

Je t'entends !
Et bien, séparons-nous! D'ailleurs, voilà longtemps
Que nous nous menaçons.

— C'est juste !

— En conscience
J'ai déjà trop tardé!

— J'eus trop de patience!
Une vie impossible !

— Un martyre!

— Un enfer !

Va-t-en donc! dit la femme avant assez souffert,
Garde ta liberté; moi je garde la mienne.
C'est assez travailler pour toi. Quoi qu'il advienne,
J'ai mes doigts, j'ai mes yeux : je saurai me nourrir.
Va boire. Tes amis t'attendent; va courir
Au cabaret! le soir, dors où le vin te porte!
Je ne t'ouvrirai plus, ivrogne, cette porte.

— Soit. Mais supposes-tu que je vais te laisser
Les meubles, les effets, le linge, et renoncer
A ce qui me revient dans le peu qui me reste,
Emportant comme un gueux, ma casquette et ma veste ?
De tous ce que je vois il me faut la moitié.
Partageons. C'est mon bien!

— Ton bien? quelle pitié.
Qui de nous pour l'avoir montra plus de courage?
O pauvre mobilier, que j'ai cru mon ouvrage;
N'importe, je consens à partager;
Je ne veux rien de toi, qui m'es un étranger. »
Et les voilà prenant les meubles, la vaisselle,
Examinant, pesant : sur leur front l'eau ruisselle;
La fièvre du départ a saisi le mari;
Muet, impatient et sans rien d'attendri,
Ouvrant chaque tiroir, bousculant chaque siége,
Il presse le travail impie et sacrilége.
Tout est bouleversé dans ce triste taudis
Dont leur amour peut-être eût fait un paradis.
Confusion sans nom, spectacle lamentable!
Partout, sur le plancher, sur le lit, sur la table,
Pêle-mêle, chacun, d'un rapide regard
Entasse les objets et se choisit sa part.
« Prends ceci! moi cela.

— Toi, ce verre; moi l'autre.

— Ces flambeaux, partageons.

— Ces draps, chacun le nôtre. »
Et tous deux consommaient, en s'arrachant leur bien,
Ce divorce du peuple, où la loi n'est pour rien.
Le partage tirait à sa fin; la journée,
Froide et grise, attristait cette tâche obstinée :
Quand soudain l'ouvrier, dans le fond d'un palcard,
Sur une planche haute, aperçoit à l'écart
Un vieux paquet noué, qu'il ouvre et qu'il déplie?
« Qu'est-ce cela? dit-il; du linge qu'on oublie?
Voyons!... des vêtements?... une robe?... un bonnet?... »
Leur regard se rencontre et chacun reconnaît,
Intactes et dormant sous l'oubli des années,
D'une enfant qui n'est plus les reliques fanées.
Ils s'arrêtent tous deux, interdits et sans voix;
Leur cœur est traversé d'un éclair d'autrefois;
Leur fille en un instant revit là, toute entière,
Dans sa première robe, hélas! et sa dernière!
« C'est à moi, c'est mon bien, dit l'homme en la pressant.

— Non, tu ne l'auras pas, dit elle, en pâlissant;
Non; c'est moi qui l'ai faite et moi qui l'ai brodée...

— Je la veux.

— Non, jamais! pour moi je l'ai gardée,
Et tu peux prendre tout! laisse-moi seulement,
Pour l'embrasser toujours, ce petit vêtement.
O cher amour! pourquoi Dieu l'a-t-il rappelée,
Depuis trois ans tantôt qu'elle s'en est allée,
Si bonne et si gentille!... Ah! depuis son départ,
Tout a changé pour moi! maintenant, c'est trop tard! »
Et d'un pas chancelant, elle prit en silence
Les objets, qu'il lâcha sans faire résistance.
Elle arrêta longtemps sur ces restes sacrés,
Immobile et rêvant, ses yeux désespérés;
Embrassa lentement l'étroite robe blanche,
Le petit tablier, le bonnet du dimanche;
Puis dans les même plis, comme ils étaient d'abord,
Sombre, elle enveloppa les vêtements de mort.
En murmurant tout bas :

« Non! non! c'est trop d'injure!
Tu te montres trop tard!

— Trop tard? En es-tu sûre?
Dit l'homme en éclatant : et puisque notre enfant
Vient nous parler encore, et qu'elle nous défend
De partager la robe où nous l'avons connue,
Et que pour nous gronder son âme est revenue,
Veux-tu me pardonner? je ne peux plus partir! »
Il s'assit. De ses yeux coulait le repentir.
Elle courut à lui :

« Tu pleures?... Ta main tremble?...
Et tous deux, sanglottant, dirent : « Restons ensemble! »

MANUEL.

Le Propriétaire-Gérant : F. BESSON.

Lyon. — Imprimerie BESSON et PERRELLON, Grande rue de la Guillotière, 28.